



POUR elle

ELIZABETH
HOYT

*Le duc
de minuit*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 6

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle embrasse quelques années plus tard la carrière d'écrivain.

Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteur de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Le duc de minuit

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 6

Le duc de minuit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





AVENTURES
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original
DUKE OF MIDNIGHT

Éditeur original
Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group, Inc., New York

© Nancy M. Finney, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

*Pour mon frère, Robert,
même s'il ne lira jamais ce livre...
ce qui, au fond, est aussi bien.*

1

Je vous ai déjà raconté beaucoup d'histoires, mais aucune n'était aussi étrange que celle du roi Herla...

Juillet 1740, Londres, Angleterre

Artemis Greaves ne se considérait pas comme quelqu'un de cynique. Mais quand un homme masqué sauta à pieds joints dans la ruelle éclairée par la lune où trois gaillards menaçaient *déjà* la jeune femme et sa cousine, Artemis s'accroupit pour dégainer le petit poignard dissimulé dans sa bottine.

Du reste, ce n'était pas du cynisme, mais de la prudence.

L'homme portait une tenue d'Arlequin à losanges rouges et noirs, des bottes noires, un chapeau mou à large bord, et son visage était en partie caché par un masque noir affublé d'un nez démesuré. Arlequin était censé être un clown – un personnage de comédie –, pourtant, personne, dans la ruelle, ne songea à rire. Et surtout pas Artemis. Car cet Arlequin ne possédait pas seulement l'agilité d'un fauve, il en avait aussi la puissance. Et, comme un fauve, il était toujours prêt à l'attaque.

Il se jeta sur les trois gredins.

Artemis étreignait toujours son poignard, mais elle s'était figée. Elle n'avait encore jamais vu quelqu'un se battre ainsi – avec une brutalité qui n'était pas exempte d'une certaine grâce. L'Arlequin maniait son épée avec une telle aisance et une telle rapidité que l'œil avait du mal à suivre ses mouvements.

Le premier des trois gredins s'écroula pratiquement aux pieds de la cousine d'Artemis. Lady Penelope Chadwick bondit en arrière avec un petit cri d'effroi. Déjà, l'Arlequin s'était déjà attaqué au deuxième gredin, qui se retrouva pareillement à terre. Il n'en restait plus qu'un. L'Arlequin s'en débarrassa en lui assenant un coup à la tempe avec le pommeau de son épée.

L'homme s'affala à son tour sur le sol.

Artemis déglutit, la bouche soudain sèche.

La ruelle, bordée d'immeubles décrépits qui semblaient sur le point de s'effondrer, était de nouveau parfaitement calme. Pas même essoufflé, l'Arlequin se tourna vers lady Penelope, qui sanglotait contre un mur.

Puis il porta le regard vers Artemis.

Autrefois, elle croyait que la plupart des gens étaient bons. Que Dieu veillait sur elle et que, si elle était honnête et offrait toujours la dernière part de tarte plutôt que de se la réserver, la vie ne pourrait que lui sourire, en dépit des inévitables moments de tristesse. Mais cela, c'était avant. Avant qu'elle perde sa famille. Avant qu'elle perde également l'homme qui l'aimait. Et avant que son frère bien-aimé soit injustement enfermé à Bedlam, l'épouvantable asile d'aliénés. Artemis s'était retrouvée seule et dans un tel désarroi qu'elle avait pleuré de gratitude quand sa cousine un peu écervelée, lady Penelope, lui avait proposé de l'engager comme dame de compagnie.

Autrefois, Artemis se serait ruée sur cet étrange Arlequin pour le remercier d'être intervenu.

Mais, à présent, elle se demandait *pourquoi* il était venu à leur secours, en pleine nuit, au cœur du quartier mal famé de Saint-Giles.

Tout bien considéré, songea-t-elle, peut-être était-elle *bel et bien* cynique.

L'Arlequin s'approcha d'elle d'une démarche souple. Son regard passa du pathétique poignard qu'Artemis, encore accroupie, serrait entre ses doigts à son visage. Ses lèvres s'incurvèrent imperceptiblement en un sourire – amusé ? apitoyé ? Artemis n'aurait su le dire et c'était bien ce qui la chagrinait. Bizarrement, elle aurait voulu savoir ce que cet inconnu pensait d'elle – et bien sûr, ce qu'il comptait lui faire.

Sans la quitter des yeux, l'Arlequin rengaina son épée, puis, ôtant son gant droit avec les dents, lui tendit la main.

Artemis la fixa un instant avant de se décider à la prendre. L'Arlequin referma les doigts sur les siens et l'aïda à se redresser. Il était si près qu'en se penchant à peine, elle aurait pu poser les lèvres sur son cou. Artemis regarda, fascinée, la veine qui y palpait avant de lever les yeux. La tête inclinée de côté, l'Arlequin semblait l'étudier.

Elle ouvrait la bouche pour lui poser une question quand Penelope, arrivant par-derrière, se jeta sur lui, et se mit à hurler – visiblement folle de peur – en lui martelant les épaules.

L'Arlequin pivota vivement pour repousser Penelope tout en tirant sur la main qu'il avait tendue à Artemis. Celle-ci ne la lâchant pas, il tira plus fort et réussit à se libérer, abandonnant quelque chose entre les doigts de la jeune femme.

Il écarta Penelope sans ménagement et s'éloigna à grandes enjambées.

— Il aurait pu nous tuer ! s'écria Penelope, haletante.

— Quoi ? fit Artemis, qui fixait encore l'extrémité de la ruelle où l'Arlequin avait disparu.

— C'était le Fantôme de Saint-Giles ! Vous ne l'avez pas reconnu ? Il paraît qu'il viole les jeunes vierges et que c'est un assassin !

— Pour un assassin, il s'est montré plutôt serviable, observa Artemis en se baissant pour ramasser la lanterne qu'elle avait posée sur le pavé quand les trois vauriens avaient surgi.

Par chance, cette dernière ne s'était pas éteinte. Mais à peine Artemis la souleva-t-elle que la flamme se mit à vaciller. C'était sa main qui tremblait ! La jeune femme s'obligea au calme. Une crise de nerfs ne leur serait d'aucune utilité.

Voyant que Penelope faisait la moue, elle s'empressa d'ajouter :

— Mais venir à mon secours était très courageux de votre part.

Le visage de Penelope s'éclaira.

— N'est-ce pas ? Je me suis battue contre un dangereux criminel. C'est bien mieux que de boire une pinte de gin à minuit dans une taverne de Saint-Giles. Je suis sûre que lord Featherstone ne manquera pas d'être impressionné.

Artemis leva les yeux au ciel tout en rebroussant chemin. Elle maudissait lord Featherstone. Cet imbécile mondain avait poussé Penelope à accepter un pari stupide, à savoir, aller à Saint-Giles en pleine nuit pour y acheter une pinte de gin et la boire. Résultat, par sa faute, elles avaient failli se faire tuer – ou pire.

Le danger n'était du reste pas totalement écarté. Car elles n'étaient pas encore sorties de Saint-Giles.

Si seulement Penelope cessait de se montrer aussi audacieuse. Mais elle s'était mis en tête d'attirer l'attention d'un certain duc et était prête à tout pour y parvenir.

Alors qu'elles quittaient la ruelle pour s'engager dans l'une des nombreuses petites rues qui quadrillaient Saint-Giles, une silhouette sombre émergea d'une maison. Artemis se raidit, prête à courir, mais la silhouette – homme ou femme – se faufila dans l'ombre en les voyant.

Artemis ne se détendit que lorsqu'elle aperçut la voiture de lady Penelope, qui les attendait là où elles l'avaient laissée.

— Nous voici arrivées à bon port, déclara Penelope, comme si elles revenaient d'une simple promenade dans Bond Street. Vous n'avez pas trouvé l'aventure excitante ?

Alors qu'Artemis adressait à sa cousine un regard incrédule, un mouvement sur le toit du bâtiment de l'autre côté de la rue attira son attention. Une silhouette athlétique y était accroupie. Artemis se figea. L'homme toucha alors le bord de son chapeau en un salut moqueur.

— Artemis ? l'appela Penelope, qui montait déjà en voiture.

Elle détourna les yeux.

— Je vous suis.

Grimpant à son tour dans l'attelage, elle se demanda pourquoi l'Arlequin les avait suivies. Pour savoir où elles se rendaient ? Ou, tout simplement, pour s'assurer qu'elles regagneraient leur attelage sans encombre ?

Elle se reprocha aussitôt sa naïveté. Le Fantôme de Saint-Giles n'était probablement pas du genre à se soucier de la sécurité de deux inconnues, qui s'étaient conduites stupidement qui plus est. Il avait sans doute une raison pour les avoir suivies, mais elle lui échappait.

— J'ai hâte de raconter au duc de Wakefield notre aventure de ce soir, avoua Penelope. Il va être surpris, je parie !

— Mmm, murmura Artemis évasivement.

Penelope était certes ravissante, mais quel homme voudrait pour épouse d'une tête de linotte capable de s'aventurer dans Saint-Giles en pleine nuit et de voir cela comme un jeu ? Les méthodes de Penelope pour attirer l'attention du duc étaient au mieux impétueuses, au pire, stupides, et Artemis aurait presque eu pitié de sa cousine.

Cela dit, c'était l'une des héritières les plus fortunées d'Angleterre. La perspective de mettre la main sur une montagne d'or rendait moins exigeant. Et puis, Penelope était considérée comme l'une des beautés de la bonne société, avec ses somptueux cheveux noirs, sa peau laiteuse et ses yeux d'un bleu profond. Beaucoup d'hommes seraient prêts à s'accommoder du caractère fantasque qui se cachait derrière une telle façade.

Artemis soupira intérieurement et laissa sa cousine continuer son bavardage sans y prêter plus d'attention que cela. Elle avait sans doute tort. Car son sort était lié aux destinées nuptiales de sa cousine. À moins que celle-ci ne décide qu'une fois mariée elle n'avait plus besoin de dame de compagnie.

Artemis serra l'objet que le Fantôme de Saint-Giles lui avait abandonné. Elle y avait jeté un coup

d'œil avant de monter en voiture, et avait découvert qu'il s'agissait d'un anneau d'or orné d'une pierre rouge. Elle caressa machinalement celle-ci du pouce. Elle était visiblement très ancienne. Ce qui ne fit que piquer sa curiosité.

Car c'étaient plutôt les aristocrates qui portaient de telles bagues.

Maxime Batten, duc de Wakefield, se réveilla avec, comme à l'accoutumée, le goût amer de l'échec dans la bouche.

Il demeura un moment dans son grand lit à baldaquin, les paupières closes, à combattre cette impression désagréable. L'image d'un beau visage auréolé de tresses noires baignant dans une mare de sang continuait de l'obséder. Puis il tendit la main pour saisir l'écrin posé sur la table de nuit. Après des années de traque patiente, il avait presque réussi à reconstituer le collier d'émeraudes de sa mère. Mais il commençait à désespérer d'achever sa tâche. Auquel cas, son sentiment d'échec lui collerait à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

Comme si cela ne suffisait pas, il avait perdu l'anneau de son père – l'anneau *ancestral* des ducs de Wakefield – la nuit dernière, quelque part dans Saint-Giles. Ce qui n'avait fait qu'ajouter à la liste déjà longue de ses péchés.

S'efforçant de chasser ces pensées de son esprit, Maxime s'étira avec précaution. Son genou droit le faisait souffrir et il avait une douleur dans l'épaule gauche. Pour un homme de trente-trois ans, il était plutôt mal en point.

Son valet de chambre, Craven, apparut à la porte du dressing.

— Bonjour, Votre Grâce.

Maxime hocha silencieusement la tête et repoussa ses couvertures. Nu, il se dirigea en boitillant vers la table de toilette. Une cuvette d'eau chaude l'attendait déjà. Et à peine eut-il commencé à se savonner la joue que Craven posa à côté de la cuvette son rasoir fraîchement aiguisé.

— Prendrez-vous votre petit déjeuner avec lady Phoebe et Mlle Picklewood ? s'enquit le valet.

Maxime fronça les sourcils devant son miroir. Sa sœur, Phoebe, n'avait que vingt ans. Quand Hero, son autre sœur, s'était mariée, il avait décidé d'accueillir Phoebe et leur vieille cousine, Bathilda Picklewood à Wakefield House. Il ne le regrettait pas, car cela lui permettait de surveiller Phoebe. Mais partager la même maison que deux femmes – quand bien même Wakefield House avait les dimensions d'un palais – le gênait parfois pour pratiquer certaines de ses activités.

— Non, pas ce matin, décida-t-il en s'emparant du rasoir. Tu leur présenteras mes excuses.

— Bien, Votre Grâce, fit le valet.

Dans le miroir, Maxime le vit afficher un discret froncement de sourcils réprobateur avant de retourner dans le dressing. Il ne supportait pas que quiconque se permette de le critiquer, mais il faisait une exception pour son valet de chambre. Ce dernier avait été au service de son père durant quinze ans avant que Maxime n'en hérite en même temps que du titre. Craven avait un long visage, et les rides verticales qui encadraient sa bouche et ses paupières tombantes le faisaient paraître encore plus long. Il avait sûrement dépassé les cinquante ans, quoi qu'il fût difficile de lui donner un âge : il pouvait aussi bien avoir trente ans que soixante-dix. Craven aurait

probablement le même physique quand lui-même serait devenu un vieillard chauve, songea Maxime en rinçant son rasoir.

Dans son dos, son valet avait entrepris de disposer sur le lit des sous-vêtements propres, des chaussettes, une chemise, un gilet et un pantalon.

— As-tu réussi à obtenir l'information que je t'ai demandée ? s'enquit Maxime un instant plus tard tout en enfilant ses sous-vêtements.

Craven s'occupait déjà de nettoyer le rasoir.

— Oui, Votre Grâce.

— Et ?

Craven s'éclaircit la voix, comme s'il s'apprêtait à réciter un poème devant le roi.

— Les finances du comte de Brightmore, pour autant que j'ai pu le vérifier, sont florissantes. Outre ses deux propriétés agricoles dans le Yorkshire, il possède trois mines de charbon dans le West Riding, une forge à Sheffield et il a pris récemment une participation au capital de la Compagnie des Indes orientales. Au début de l'année, il a fait ouvrir une quatrième mine de charbon, ce qui l'a provisoirement endetté. Mais les revenus de la mine sont déjà importants et, d'après mon estimation, son endettement est négligeable au regard de sa fortune.

Maxime enfila son pantalon avec un grognement.

— Pour ce qui est de la fille du comte, lady Penelope Chadwick, poursuit Craven, nul n'ignore que lord Brightmore la dotera très généreusement pour son mariage.

Maxime haussa un sourcil.

— As-tu une idée de la somme ?

— Oui, Votre Grâce.

Craven tira un petit carnet de sa poche et le feuilleta. Il annonça une somme si colossale que Maxime

se mit soudain à douter des qualités d'enquêteur de son valet.

— Grands dieux ! Tu es sûr de toi ?

Craven lui adressa un regard de reproche.

— Je le tiens du premier secrétaire du notaire du comte, Votre Grâce. Ce monsieur devient très bavard quand on flatte son penchant pour la boisson.

— Ah, fit Maxime en nouant sa cravate. Et qu'as-tu appris d'autre sur lady Penelope ?

— Elle a vingt-quatre ans, Votre Grâce. Et elle est l'unique héritière du comte. Bien qu'elle ne soit plus de première jeunesse, elle ne manque de prétendants. Mais il semblerait qu'elle ne soit toujours pas mariée car elle... euh... met la barre très haut.

— En d'autres termes, elle fait la difficile.

Craven sourit.

— En quelque sorte, Votre Grâce.

Maxime enfila sa redingote et se dirigea vers la porte.

— Tu me raconteras la suite en bas.

— Bien, Votre Grâce, acquiesça Craven, avant de s'emparer d'un chandelier qu'il alluma aux braises de la cheminée.

La chambre donnait dans un grand couloir. La partie gauche menait vers l'avant de la demeure et le grand escalier qui desservait les pièces de réception de Wakefield House.

Maxime tourna à droite. En direction de l'escalier de service et des pièces à usage strictement privé. Il dévala les marches, Craven sur ses talons, passa, sans s'y arrêter, le niveau des cuisines. L'escalier se terminait abruptement par une porte en bois. Maxime tira une clé de la poche de son gilet et la glissa dans la serrure. La porte ouvrait sur une autre volée de marches, celles-ci en pierre, et si vieilles

qu'elles étaient usées en leur centre. Maxime les descendit tandis que Craven se servait de son chandelier pour allumer les flambeaux accrochés aux murs. Il courba l'échine pour passer sous une voûte de pierre et déboucha dans une petite salle circulaire, face à une autre porte en bois. Qu'il ouvrit pareillement.

Il se retrouva dans une grande cave voûtée, très haute de plafond, soutenue par des piliers de pierre dont les chapiteaux s'ornaient de figures grotesques. Son père et son grand-père s'en étaient servis comme cave à vin, mais Maxime n'aurait pas été étonné d'apprendre que l'endroit avait autrefois servi au culte de quelque divinité païenne.

Craven referma la porte derrière lui, tandis que Maxime commençait d'ôter son gilet. Il trouvait fastidieux de s'habiller tous les matins, pour se déshabiller quelques minutes plus tard, mais un duc ne pouvait s'afficher en tenue négligée, même à l'intérieur de sa propre demeure.

Craven se racla la gorge.

— Continue, le pressa Maxime sans même se retourner.

Il ne portait plus, à présent, que ses sous-vêtements.

— Lady Penelope est considérée comme l'une des plus belles femmes de sa génération, commença Craven.

Maxime bondit et s'accrocha à un pilier, il se propulsa vers le haut, et vers l'un des anneaux de fer scellés dans la voûte.

— L'année dernière, deux comtes et un prince étranger l'ont courtisée, poursuivit Craven.

— Est-elle vierge ?

L'anneau était – volontairement – à peine à portée de main, ce que Maxime maudissait parfois. Il

s'élança, bras tendu. S'il ratait l'anneau, il ferait une jolie chute, sur un sol très, très dur.

Il l'agrippa. Les muscles de son épaule protestèrent comme il se balançait jusqu'au suivant, puis à celui d'après.

— Très certainement, Votre Grâce, répondit Craven. Bien que la demoiselle soit assez audacieuse, elle semble avoir compris l'importance d'une certaine prudence.

Maxime s'esclaffa, avant de saisir un autre anneau. Celui-ci était scellé plus près du précédent et il resta un moment pendu aux deux anneaux, ses bras dessinant un grand « V » au-dessus de sa tête. Puis il remonta doucement les jambes, jusqu'à ce que ses pieds touchent le plafond.

Il garda cette position, ignorant le tremblement de ses bras.

— Son expédition de la nuit dernière était pourtant tout sauf prudente, observa-t-il.

— Sans doute, concéda Craven. Je me dois de préciser que, bien qu'elle ait appris, comme toutes les jeunes filles de la bonne société, à danser, à jouer de la harpe et à broder, lady Penelope ne fait montre d'aucun talent particulier dans ces domaines. J'ajoute qu'elle n'est pas tenue en grande estime par ceux qui la connaissent. L'intelligence de lady Penelope n'est pas à proprement parler en cause, c'est plutôt qu'elle est...

— C'est une écervelée.

Craven émit un bruit de gorge difficile à interpréter.

Maxime se remit à la verticale, lâcha les anneaux, et se réceptionna sur le dallage. Puis il s'approcha d'un banc supportant des boulets de canon de différentes tailles. Il en choisit un qui remplissait parfaitement sa paume, courut quelques pas sous les

voûtes pour se donner de l'élan avant de lancer de toutes ses forces le boulet de canon en direction d'un échafaudage de ballots de paille dressé contre un mur. Le boulet s'enfonça dans la paille et finit sa course contre le mur.

— Beau tir, Votre Grâce, commenta Craven, s'autorisant même un sourire qui paraissait presque comique sur son visage si lugubre. La paille a trouvé plus fort qu'elle.

— Craven ! le tança Maxime, qui avait lui-même du mal à ne pas sourire.

Il était le duc de Wakefield et personne – pas même lui – n'était autorisé à se moquer d'un Wakefield.

Craven se racla de nouveau la gorge.

— En résumé, lady Penelope est très riche, très belle, s'habille à la dernière mode et est d'humeur plutôt joyeuse, mais ses facultés de discernement sont assez limitées. Dois-je la rayer de la liste, Votre Grâce ?

— Non, répondit Maxime, avant de répéter le même exercice avec un autre boulet de canon, qui termina pareillement sa course dans la paille et vint frapper le mur avec un bruit mat.

Maxime nota mentalement qu'il faudrait rajouter de la paille. Puis il se retourna vers Craven, qui le fixait d'un regard incrédule.

— Vous demandez davantage, j'en suis sûr, à une épouse qu'une dot conséquente, un lignage irréprochable et un physique à l'avenant, Votre Grâce.

Maxime le fusilla du regard. Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient cette discussion.

L'espace de quelques secondes, Maxime revit des beaux yeux clairs briller dans un visage déterminé. Mlle Greaves avait songé à se munir d'un poignard avant de s'aventurer de nuit dans Saint-Giles. Mieux

encore, elle avait paru disposée à en faire usage. Maxime ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Quelle autre femme de sa connaissance avait jamais manifesté un tel courage ?

Mais là n'était pas la question. Son père était mort pour lui et il se devait d'honorer sa mémoire en épousant une femme qui fasse une duchesse digne de ce nom.

— Tu connais mon avis sur le sujet, répliqua-t-il à Craven. Lady Penelope conviendra parfaitement au duc de Wakefield.

Sur ce, il s'empara d'un autre boulet de canon et feignit de ne pas entendre la réponse de Craven.

— Mais conviendra-t-elle à l'homme ?

Beaucoup considéraient Bedlam comme l'enfer. Mais Apollon Greaves, vicomte Kilbourne, le comparait plutôt au purgatoire.

Un endroit où l'attente était interminable.

Attendre, la nuit, que les gémissements cessent enfin pour trouver le sommeil. Attendre le bruit de pas dans le couloir qui signifiait qu'on vous apportait le morceau de pain qui vous servirait de petit déjeuner. Attendre pour le seau d'eau froide qu'ils appelaient « le bain ». Attendre pour manger. Attendre pour boire. Attendre pour aller respirer un peu d'air frais dans la cour. Attendre quelqu'un, ou quelque chose, qui lui prouverait qu'il était toujours en vie et pas du tout fou.

Du moins, pas encore.

Par-dessus tout, Apollon attendait sa sœur, Artemis. La seule à lui rendre visite dans son purgatoire.

Elle venait quand elle pouvait, c'est-à-dire rarement plus d'une fois par semaine. C'était juste assez

pour qu'Apollon conserve un semblant de raison. Sans les visites de sa sœur, il aurait depuis longtemps sombré.

Aussi, quand il entendit un bruit de talons dans le couloir, signe qu'une femme approchait, Apollon retrouva le sourire.

Artemis apparut quelques secondes plus tard. Son doux visage grave s'illumina dès qu'elle le vit. Elle portait une robe marron, usée mais propre, et un petit chapeau de paille vieux d'au moins cinq ans si bien que la paille commençait de s'effiloche sur les bords. Elle semblait toujours apporter une bouffée d'air frais avec elle, ce qui était impossible : comment pourrait-elle échapper à la puanteur ambiante ?

— Bonjour, Apollon, murmura-t-elle en pénétrant dans sa cellule sans manifester le moindre dégoût pour le pot de chambre qui trônait non loin de ses pieds ni pour l'état pitoyable dans lequel il gisait sur sa paillasse. Comment vas-tu, aujourd'hui ?

C'était une question un peu idiote. Apollon végétait misérablement depuis quatre ans. Pourtant, elle l'avait posée avec sincérité, car elle s'inquiétait à l'idée que son état puisse s'aggraver. Après tout, elle n'avait pas tort, il y avait encore pire que ce qu'il endurait déjà : la mort.

— Oh, je me sens divinement bien ! plaisanta-t-il, avec un petit sourire dans l'espoir qu'elle ne remarquerait pas que, ces derniers temps, ses gencives saignaient pour un oui ou pour un non. Les œufs au bacon du petit déjeuner étaient excellents. J'aurais voulu féliciter la cuisinière, mais je m'en suis trouvé empêché.

Il désigna ses chevilles enchaînées à un anneau scellé dans le mur. La chaîne était assez longue pour

lui permettre de se lever et de faire deux pas dans n'importe quelle direction, mais pas plus.

Artemis posa le panier qu'elle avait à la main.

— Je suis navrée d'apprendre que tu as déjà mangé, répondit-elle, sur le même ton railleur. Je t'ai apporté un peu de poulet rôti. J'espère que tu n'auras pas le ventre trop plein pour l'apprécier.

— Je vais faire un effort.

Elle ouvrit le panier. Les narines d'Apollon palpitèrent et il eut aussitôt l'eau à la bouche. Autrefois, il ne se préoccupait jamais de son prochain repas – à part peut-être pour espérer qu'il y aurait au dessert de la tarte aux cerises. Leur famille n'était certes pas riche, loin de là, mais ils n'avaient jamais manqué de nourriture. Pain, beurre, la viande, le poisson, vin, miel, fruits, la table était toujours bien garnie.

Désormais, Apollon connaissait la valeur d'un bon repas.

Il se redressa sur sa paillasse tandis qu'Artemis sortait le poulet du panier. En se pressant contre le mur, il libérerait un petit coin de paille propre pour qu'elle puisse s'asseoir. C'était là l'unique confort qu'il était à même de lui offrir.

Sa sœur continuait de vider son panier.

— J'ai aussi apporté du fromage, et la moitié d'une tarte aux pommes que j'ai pu soutirer à la cuisinière de Penelope en la cajolant.

Apollon tapota la paille à côté de lui.

— Viens là.

Elle se laissa choir avec grâce sur la paille, repliant les jambes de côté comme si elle était à un pique-nique et non dans un asile de fous.

— Régale-toi, dit-elle.

Elle avait disposé une cuisse de poulet, un morceau de fromage et une part de tarte sur un torchon

propre qu'elle lui tendit. Apollon s'empara avec précaution de ce trésor. Puis il inspira très lentement, s'efforçant de ne pas se jeter sur la nourriture telle une bête sauvage. Il mettait un point d'honneur à se contrôler. C'était tout ce qui lui restait.

— Mange, Apollon, le pressa Artemis.

Sa voix était triste. Elle lui rappelait qu'il n'avait pas été le seul à être durement puni pour une folie d'une nuit.

Il avait détruit sa sœur comme il s'était détruit lui-même.

Il porta la cuisse de poulet à ses lèvres et mordit dedans avant de la replacer sur le torchon le temps de mâcher lentement. La chair était si goûteuse qu'il se retenait de ne pas dévorer la cuisse en deux coups de dents.

— Comment va ma cousine ? s'enquit-il, sa bouche une fois avalée.

Si Artemis n'avait pas été une lady, probablement aurait-elle levé les yeux au ciel.

— Elle est très excitée à la perspective du bal de ce soir. Il se tiendra chez le vicomte d'Arque. Tu te souviens de lui ?

Apollon mordit de nouveau dans sa cuisse de poulet. Faute de ressources suffisantes, il n'avait jamais fréquenté les cercles les plus huppés. Mais ce nom, en effet, lui disait quelque chose.

— Un grand type ténébreux aux manières affirmées ? Spirituel et qui le sait.

« Et qui a aussi beaucoup de succès avec les femmes », ajouta-t-il pour lui-même.

Sa sœur acquiesça.

— C'est cela. Il habite avec sa grand-mère, lady Whimple. Je suis convaincue que c'est elle qui a organisé ce bal, mais il sera donné au nom du vicomte.

— Je croyais que Penelope allait au bal presque tous les soirs ?

Artemis esquissa un sourire.

— C'est parfois l'impression que j'ai.

Apollon goûta à la tarte – elle était délicieuse.

— Alors, pourquoi tant d'excitation pour le bal du vicomte ? Aurait-elle jeté son dévolu sur lui ?

Artemis secoua la tête.

— Oh, non ! Un vicomte ne lui conviendrait pas. Elle a des visées sur le duc de Wakefield. Et d'après la rumeur, il sera là ce soir.

— Elle s'intéresse au duc ? s'alarma Apollon.

Si leur cousine se mariait, Artemis risquerait de perdre son emploi et donc, son toit. Et Apollon ne pourrait rien faire pour elle. Il inspira une grande goulée d'air pour se calmer, avant de boire une gorgée de la bière que sa sœur avait également apportée.

— Eh bien, je plains Wakefield, ajouta-t-il. Le voilà dans de beaux draps.

— Apollon ! le réprimanda gentiment Artemis. Penelope est une fille charmante, tu le sais bien.

— Ah bon ? Serait-elle connue pour sa philanthropie ?

— Elle est un membre assidu du comité de soutien de l'orphelinat de Saint-Giles, lui rappela Artemis, qui triturerait un brin de paille.

— C'est vrai. Tu m'as même raconté qu'elle avait voulu un jour habiller tous les orphelins en jaune.

Artemis grimaça.

— Ses idées ne sont pas toujours frappées au coin du bon sens, je l'admets, mais elle est sincère.

Apollon eut pitié de sa sœur qui s'efforçait tant bien que mal de défendre leur cousine.

— Si tu le dis, c'est que c'est vrai, déclara-t-il, et, voyant qu'elle continuait de martyriser son brin de

paille, il demanda : Y a-t-il autre chose que le bal de ce soir dont tu voudrais me parler ?

Elle lui jeta un regard étonné.

— Non, rien du tout.

Apollon indiqua le brin de paille.

— Alors qu'est-ce qui te perturbe ?

Artemis jeta le brin de paille.

— Rien, je t'assure. C'est juste qu'hier soir...

À présent, elle tripotait le fichu qui couvrait sa poitrine.

— Artemis, insista Apollon, affreusement frustré.

S'il avait été libre de ses mouvements, il aurait interrogé les domestiques et les amis, découvert de quoi il retournait et réglé le problème. Ici, il ne pouvait qu'attendre et espérer que sa sœur se décide à s'épancher.

Elle accrocha son regard.

— Tu te souviens du collier que tu m'avais offert le jour de nos quinze ans ?

Apollon se rappelait parfaitement la pierre verte qui ornait le collier. Le jeune garçon qu'il était y avait vu une véritable émeraude et il avait été plus que fier d'offrir un tel présent à sa sœur. Cependant, il était convaincu que ce n'était pas ce collier qui troublait Artemis.

— Tu dévies la conversation.

Elle pinça les lèvres en une moue irritée qu'il lui voyait rarement.

— Non, pas du tout. Apollon...

— Que s'est-il passé ?

Sa sœur exhala lentement.

— Penelope et moi sommes allées dans Saint-Giles.

— *Quoi ?* s'étrangla Apollon.

Saint-Giles était un vrai coupe-gorge. Toute lady qui s’y aventurait le faisait à ses risques et périls.

— Enfin, Artémis, c’était de la folie ! reprit Apollon. Avez-vous été accostées ? Que...

Elle secoua la tête.

— Je savais que je n’aurais pas dû t’en parler.

— Ah, non ! se récria-t-il, offensé. Ne commence pas à me cacher des choses !

— Je ne te cache jamais rien, assura Artemis d’un air contrit. Nous sommes allées à Saint-Giles parce que Penelope avait fait un pari stupide. Mais je m’étais munie de ce petit poignard que tu m’avais donné – tu t’en souviens ?

Apollon hocha la tête. Lorsqu’il était allé en pension, à l’âge de onze ans, il avait jugé prudent de lui offrir ce poignard, car il abandonnait sa sœur jumelle aux « bons soins » d’un père à moitié fou et d’une mère clouée au lit par la maladie. Si, à l’époque, la lame lui avait paru d’une longueur redoutable, l’homme qu’il était aujourd’hui ne la trouvait guère impressionnante. Apollon frissonna à l’idée de sa sœur tentant de se défendre – *dans Saint-Giles* – avec ce poignard ridicule.

Artemis lui étreignit le bras.

— Calme-toi, dit-elle. Nous avons été accostées, en effet. Mais tout s’est bien terminé. Nous avons été secourues par le Fantôme de Saint-Giles en personne.

De toute évidence, l’argument était destiné à le rassurer. Apollon ferma les yeux. Le Fantôme de Saint-Giles traînait une sordide réputation de violeur, d’assassin et pire encore. Apollon, cependant, n’avait jamais cru à ces racontars pour la simple et bonne raison qu’aucun homme n’aurait pu se rendre à lui seul coupable de tous les crimes dont on accusait le

Fantôme. Pour autant, le Fantôme de Saint-Giles n'était pas non plus un chaton inoffensif.

Apollon rouvrit les yeux et serra les mains de sa sœur entre les siennes.

— Promets-moi de refuser de suivre Penelope dans ses projets insensés.

— Je... commença Artemis, avant de détourner les yeux. Tu sais bien que je suis sa dame de compagnie, Apollon. Je dois me plier à ses caprices.

— Elle serait capable de te briser comme une porcelaine et de jeter ensuite les morceaux pour se trouver un nouveau jouet.

— Non ! protesta Artemis, choquée. Elle ne...

— S'il te plaît, ma sœur chérie, la coupa Apollon. *S'il te plaît.*

— Je ferai de mon mieux, promit Artemis, et, lui caressant la joue, elle ajouta : Pour toi.

Apollon hocha la tête. De toute façon il n'avait pas le choix et devrait se contenter de cette promesse.

Mais une inquiétude le taraudait. Quand il ne serait plus là, qui s'inquiéterait pour Artemis ?

2

Il y a très, très longtemps de cela, alors que l'Angleterre n'était encore qu'un tout jeune pays, vivait le meilleur des souverains. Il s'appelait le roi Herla. Il était vif et fort, et n'aimait rien tant que chasser dans les bois.

Ce soir-là, Artemis songea que si le comte de Brightmore était un pair respecté du royaume, un homme conscient de sa fortune et, dans ses meilleurs moments, un chrétien capable de compassion, il n'avait en revanche rien d'un père attentif.

— Papa, je vous ai annoncé hier, à déjeuner, que je comptais me rendre ce soir au bal du vicomte d'Arque, lui rappelait Penelope, tandis que Blackbourne, sa femme de chambre, arrangeait le nœud qui fermait sa cape.

Ils se trouvaient dans le vestibule de Brightmore House, attendant la voiture qui devait les conduire au bal, Artemis et elle.

— Je croyais que c'était hier soir, répondit son père.

C'était un homme corpulent, avec des yeux bleus globuleux et un grand nez impérieux. Il venait de

rentrer en compagnie de son secrétaire – un petit homme malingre et desséché mais qui possédait un don prodigieux pour les chiffres – et ôta son tricorne et sa cape.

Penelope leva les yeux au ciel.

— Non, papa ! Hier soir, j'ai dîné chez lady Waters.

Artemis se retint de lever elle aussi les yeux au ciel vu que la veille, elles étaient allées se faire tuer, ou presque, dans Saint-Giles et n'avaient à aucun moment de la soirée fréquenté la salle à manger de lady Waters. Du reste, Artemis aurait parié que lady Waters ne se trouvait même pas à Londres ces jours-ci. Penelope était capable de mentir avec un aplomb incroyable et une virtuosité stupéfiante.

— Ah, murmura le comte. En tout cas, tu es ravissante, Penelope.

Affichant un sourire radieux, cette dernière pivota sur elle-même pour lui faire admirer sa nouvelle toilette : une superbe robe en brocart de velours jaune pâle rebrodée de fleurs bleues, rouges et vertes, qui avait demandé un mois de travail et coûtait plus cher que le budget annuel que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Londoniennes consacraient à leur garde-robe

— Vous aussi, bien sûr, Artemis, ajouta le comte, d'un air absent.

Artemis esquissa une révérence.

— Merci, mon oncle.

Une fois de plus, elle ne put que constater combien son existence différait de celle qu'elle avait connue autrefois, lorsque Apollon, leurs parents et elle vivaient à la campagne. Leur maison était modeste, ils ne recevaient jamais et donnaient encore moins de bals. Elle avait dû s'habituer à ces grandes

soirées qu'affectionnait Penelope. Pour autant, elle ne se réjouissait pas de devoir se rendre au bal de ce soir. Ces mondanités l'assommaient.

Elle n'était toutefois pas ingrate. Elle savait ce qu'elle devait au comte – qui, en réalité, n'était pas son oncle, mais un cousin éloigné. Elle ne l'avait jamais rencontré, ni Penelope d'ailleurs, du temps où ses parents étaient encore en vie, pourtant il l'avait accueillie sous son toit quand elle s'était retrouvée démunie. Entre son absence de dot et la folie qui pesait sur sa famille, Artemis savait qu'elle n'avait aucune chance de se marier un jour et de posséder sa propre demeure. Elle en voulait cependant au comte d'avoir refusé – sans appel – d'aider aussi Apollon. Il était simplement intervenu pour qu'il soit enfermé à Bedlam plutôt que traduit en justice. Il n'avait pas eu de mal à obtenir gain de cause : personne ne souhaitait qu'un aristocrate soit pendu pour meurtre. Le scandale aurait rejailli sur toute la bonne société, quand bien même l'aristocrate en question n'avait jamais évolué dans ses cercles.

— Tu vas faire tourner les têtes de tous les gentlemen qui assisteront à ce bal, reprit le comte, s'adressant de nouveau à sa fille. Mais je compte sur toi pour que ta propre tête reste bien en place.

Peut-être, après tout, connaissait-il davantage le caractère de sa fille qu'Artemis ne le pensait.

— Ne craignez rien, père, répondit Penelope en l'embrassant sur la joue. Je me contente de collectionner les cœurs – je ne les distribue pas !

— Bien, murmura distraitement son père, car son secrétaire lui murmurait à l'oreille. Nous nous reverrons demain, alors ?

— Oui, papa chéri.

Et au milieu des courbettes des domestiques qui se trouvaient dans le vestibule, Penelope et Artemis sortirent.

— Je ne comprends pas pourquoi nous n'avons pas emmené Bonbon, observa Penelope alors que leur voiture démarrait. Sa fourrure aurait mis la mienne en valeur.

Bonbon était le petit chien blanc de Penelope. Il commençait à se faire vieux et Artemis n'avait pas eu le cœur de le déranger quand elle l'avait trouvé lové dans le lit rose et vert ridicule que Penelope lui avait fait confectionner.

— Pour ce qui est de la couleur, sans doute, convint-elle. Mais ses poils se seraient accrochés aux broderies de votre robe.

— Ah, fit Penelope avec une petite moue charmante. J'ai songé à prendre un carlin, mais tout le monde en possède un, aujourd'hui. Cela devient d'un commun. Et puis, rien ne vaut la blancheur éclatante de Bonbon.

Artemis réprima un soupir et préféra garder pour elle ce qu'elle pensait du fait de choisir un chien uniquement pour son pelage.

Penelope se lança dans un bavardage décousu où il était question de chiens, de robes, de mode et de la prochaine partie de campagne chez le duc de Wakefield à laquelle elles étaient conviées. Artemis l'écoutait d'une oreille distraite, se contentant de hocher la tête de temps à autre. En réalité, elle pensait à Apollon. Elle l'avait trouvé très amaigri, ce matin. Bedlam avait eu raison du robuste garçon qu'il était. Ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, et ses poignets, osseux. Elle allait devoir trouver encore plus d'argent pour soudoyer ses gardes afin qu'ils ne le maltraitent pas

trop, plus de nourriture à lui apporter et davantage de vêtements. Mais tout cela ne serait jamais que du ravaudage de circonstance. Si elle ne trouvait pas un moyen de sortir son frère de Bedlam, elle craignait qu'il ne tienne pas beaucoup plus d'un an.

Elle soupira discrètement. Penelope parlait maintenant de dentelle belge.

Une demi-heure plus tard, leur attelage s'arrêtait devant une grande demeure illuminée. Les deux femmes descendirent de voiture.

— Quel dommage, quand même, fit Penelope en secouant sa jupe.

Artemis, qui s'était penchée pour remettre d'aplomb l'ourlet de derrière, demanda :

— Quoi donc ?

— Lord d'Arque, répondit sa cousine en désignant d'un geste vague le magnifique hôtel particulier. Il est bel homme et il est riche. Autant dire qu'il est presque parfait.

Artemis avait parfois du mal à suivre les raisonnements tortueux de sa cousine.

— Mais il ne l'est pas ?

— Bien sûr que non ! répliqua Penelope, qui partait déjà à l'assaut du perron. Il n'est pas duc. Oh, j'aperçois lord Featherstone !

Artemis suivit sa cousine qui se précipitait vers le jeune baron. Ce dernier avait de grands yeux bleus ourlés de longs cils et des lèvres pleines, et s'il n'avait été affublé d'un grand nez et d'une mâchoire carrée, on aurait pu le prendre pour une fille. Si la plupart des femmes de la bonne société le trouvaient charmant, ce n'était pas le cas d'Artemis qui n'aimait pas la lueur méchante dans son regard.

Lord Featherstone s'était immobilisé sur le perron de marbre pour les attendre.

— Lady Penelope, dit-il avec une courbette extravagante.

Il portait une veste écarlate sur un gilet jaune d'or brodé de feuilles vertes entrelacées de motifs rouges.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Milord, j'ai la joie de vous annoncer que je me suis rendue dans Saint-Giles, répondit Penelope en lui tendant la main.

Le baron s'en empara et s'inclina dessus une seconde de trop avant de demander :

— Et avez-vous bu une pinte de gin ?

— Hélas, non ! avoua Penelope en déployant son éventail devant son visage, comme si elle était confuse. Mais j'ai fait mieux, ajouta-t-elle avant d'abaisser son éventail pour révéler un sourire triomphal. J'ai rencontré le Fantôme de Saint-Giles.

Lord Featherstone écarquilla les yeux.

— C'est vrai ?

— Oui. Et ma dame de compagnie peut en témoigner. Elle était là.

Artemis esquissa une révérence, bien que personne ne la regardât.

— Mais c'est merveilleux, milady ! s'exclama lord Featherstone, ouvrant grand les bras dans un geste si exubérant qu'Artemis craignit un instant qu'il ne perde l'équilibre et ne dévale les marches. Le démon masqué, vaincu par la beauté d'une vierge ! ajouta-t-il. Parce que vous l'avez vaincu, n'est-ce pas, milady ?

Penelope allait répondre quand une voix grave s'éleva dans leur dos :

— Bonsoir, milady. Bonsoir, milord.

Artemis se retourna. Le duc de Wakefield avait gravi les marches sans bruit. Grand et mince, il était tout de noir vêtu et portait une élégante perruque



10618

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 6 janvier 2014

Dépôt légal : janvier 2014
EAN 9782290083932
L21EPSN001169N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion